

La philosophie au musée

Musée dauphinois

*
* *

Trame des ateliers

20 octobre 2020
Simon Rolinet - Johanna Vilaca - Thomas Gotteland

Pourquoi faire des ateliers de discussion à visée philosophique avec des élèves, au musée de la Résistance et de la Déportation et au Musée Dauphinois autour de l'exposition "Une histoire juive. 2000 ans de liens entre Rhône et Alpes" ? Nous allons expliquer à quoi servent ces ateliers, et plus largement, à quoi sert la philosophie.

Les jeunes dès 4 ans, l'âge de "l'étonnement devant le monde", posent des questions fondamentales, dérangementes, existentielles. Mais le quotidien nous empêche de prendre le temps de nous arrêter dessus pour les prendre au sérieux. Ainsi, la "doxa", l'opinion répandue, qu'on ne vérifie pas, qu'on admet sans questionner, peut servir de prêt-à-penser par défaut. Il y a donc un double enjeu avec la philosophie : d'abord un enjeu éthique, de reconnaissance de ces questionnements et des personnes qui les portent ; et ensuite un enjeu politique. Il s'agit de lutter contre deux grandes tares de la pensée : le relativisme des opinions (l'idée que "tout se vaut") et la dogmatisme (l'idée qu'il n'existerait qu'une réponse unique à une question complexe). Nous supposons, dans la tradition des Lumières, mais aussi des initiateurs de la philosophie pour enfants (Dewey et Sharp), que pour réaliser une démocratie, il faut que les citoyens puissent délibérer, élaborer une pensée collective, et construire une pensée critique. Et c'est précisément ce que permet la philosophie.

Ces liens entre philosophie et démocratie ont en particulier été pensés par John Dewey et Margaret Sharp aux Etats-Unis, puis par des français comme Michel Tozzi et Edwige Chiroutier en France. Une chaire à l'UNESCO coordonne des chercheurs qui travaillent sur ces enjeux de démocratisation de l'accès à la philosophie. Par ailleurs, l'ONU préconise la philosophie pour enfants dans les systèmes éducatifs à l'horizon 2030. En effet, on déplore que la philosophie ne soit qu'enseignée à titre obligatoire en terminale générale et technologique.

L'enjeu de cette philosophie est donc d'éclaircir le réel, de créer des "oasis de pensée", pour reprendre Arendt. Des moments où l'on juge nos opinions et celles des autres, on les examine, on tente d'aller au-delà de la pensée répandue, courante, facile. Cette philosophie se veut concrète, pratique, ancrée dans le sensible et l'expérience. Elle se veut aussi ludique et joyeuse, même si sa pratique est exigeante, voire dérangementte et difficile.

Par quels moyens y parvient-on ? Grâce à la méthode scientifique. On émet des hypothèses, on identifie leurs présupposés et leurs conséquences. Au vu de ces dernières observations, on évalue leur validité. L'atelier est donc un moment d'exercice du jugement. On y développe sa logique, mais aussi d'autres habiletés classiques telles que la capacité à argumenter, conceptualiser et problématiser. Cette pensée critique se développe avec les autres, parce qu'on ne pense jamais seul. Les autres, ce sont les autres élèves, l'intervenant, et le patrimoine artistique et culturel (littérature, cinéma, expositions, pièces de théâtre...). On y développe aussi une pensée créative : l'imagination nous aide beaucoup dans les ateliers.

Objectifs pédagogiques :

- favoriser la parole des élèves
- former une communauté de recherche philosophique
- apprendre à construire une argumentation
- développer son esprit critique
- découvrir la méthode philosophique

Structuration des ateliers de discussion philosophique

Introduction (environ 3 minutes) :

Qu'est-ce qu'une communauté de recherche ? Et, a fortiori, qu'est-ce qu'une communauté de recherche philosophique ?

Qu'est-ce que la philosophie et quelle est sa méthode ?

Mise en mouvement des corps et de la pensée (environ 5 minutes) :

Une courte activité afin d'ouvrir l'atelier au travail collectif de réflexion autour de la thématique proposée par l'animateur.ice :

Le fil qui nous relie: on fait passer une pelote de laine et les enfants se la lancent et disent leur nom, puis on se demande ce qui nous relie, au-delà du simple fil.

Le rangement des questions : classer des questions aléatoires dans des cases et se demander lesquelles sont philosophiques; introduire la règle des 3C (une question qui doit être centrale, commune, et contestable).

Le concept-cake : on tente de définir un concept ensemble, celui de "racisme", par exemple. On écrit tous un "ingrédient" qui nous semble important dans le concept. On se les lit et explique pourquoi on l'a choisi. Puis on se dit lesquels nous étonnent, lesquels auraient été oubliés, lesquels sont essentiels ou moins essentiels à la définition du concept.

Le jeu des cerceaux: On cherche les points communs et différence de concepts qui peuvent sembler proches, comme par exemple tolérer et accepter ; différent et anormal ; connaître et comprendre; savoir et croire ; moral et légal ; racisme systémique et racisme interpersonnel.

Détecteur à présupposés : on s'entraîne à reconnaître des présupposés dans des phrases. Un présupposé est quelque chose de supposé dans ce qu'on dit mais pas exprimé explicitement.

Les contre exemples contre attaquent : en équipe, on cherche des contre-exemples à des théories. Cela ne suffit pas d'avoir des exemples à l'appui de notre idée pour la valider : il faut aussi qu'aucun contre-exemple ne puisse s'y opposer. On s'entraîne à éviter les généralisations abusives et à développer une pensée nuancée.

Un débat mouvant : On invite les étudiants à inscrire des idées et à se positionner dans l'espace sur une prise de "d'accord" à "pas d'accord", en passant par la "ligne du doute", au milieu. Les volontaires expliquent leur position, et on peut se déplacer si on change d'avis. On prend alors conscience des mouvements de la pensée.

Présentation du support introductif de la discussion (environ 2 minutes) :

Un support écrit, vidéo, audio ou visuel, directement tiré de l'exposition ou non, présentant une situation problématique (au sens philosophique). Il sera la porte d'entrée dans la discussion.

Discussion (environ 45 minutes) :

La discussion porte sur une thématique proposée par l'animateur.ice. Cette thématique est un point d'entrée dans la discussion, elle déterminera le cadre conceptuel de la recherche philosophique que la communauté ainsi formée devra mener.

Conclusion (environ 3 minutes) :

Un.e ou plusieurs participant.es essayent de remonter le fil de la discussion en résumant les grandes lignes directrices que la communauté a suivi et rappellent les concepts et idées importantes qui ont émergé au cours de la discussion.

Thématiques proposées :

Johanna Vilaca

- Écrire, transmettre et enseigner l'Histoire : pourquoi et comment ?

- Écrire, transmettre et enseigner l'Histoire et les histoires des juif.ves de la région : pourquoi et comment ?
- Un peuple peut-il se construire s'il ignore son histoire ?
- Qu'est-ce qu'une culture, si elle se décline en une infinité de cultures ?

Face à une thématique comme les présences juiv.fes en Rhône et Alpes, on ne peut que s'interroger : qu'est-ce que la ou les cultures juif.ves, comment parler d'une entité sans en nier la diversité ?

On s'interrogera sur ce qu'est une culture si, par essence, elle se décline en une infinité de cultures particulières. Les langues, les arts, les croyances, les coutumes et les pratiques forment un ensemble infini et dynamique, qui évolue et se recompose, influencé par les choix individuels et collectifs. Et pourtant, tomber du côté des particularisme reviendrait à nier les continuités, à perdre du sens et des éléments de compréhension. On pourrait penser que ce qui relie principalement un peuple, c'est son histoire collective. A la fois un fardeau qui emprisonne, cette dernière est aussi un socle par lequel un peuple se comprend et se projette, un lien.

Simon Rolinet

- Penser l'altérité, ou la métaphysique des relations.

- La pensée de l'identité peut-elle faire l'économie de celle de l'altérité ?
- Comment penser l'altérité ?
- Quelle est la nature des relations entre l'altérité et l'identité ?

L'autre est ce qui n'est pas soi. Altérité et identité s'opposent.

Première possibilité : il n'est pas nécessaire de penser l'une à partir de l'autre. L'identité pourrait se concevoir sans recours à l'altérité, et l'altérité sans référence à l'identité. Mais penser séparément l'identité et l'altérité, c'est aussi les penser en opposition, l'une comme la négation de

l'autre. À partir de là, toutes les horreurs deviennent possibles : ressentiment, politiques identitaires, ségrégation, guerres, et tant d'autres formes de violence. Comment sortir de cette impasse ?

Quelle est la nature des relations entre l'altérité et l'identité ?

Les termes de la relation précèdent-ils la relation elle-même, ou est-ce au contraire la relation qui rend possibles ses termes ? Il y a de l'autre en soi et du soi en l'autre. Altérité et identité s'impliquent mutuellement..

Cet atelier se propose d'interroger cette trame relationnelle : comment l'altérité et l'identité se constituent-t-elles à même la rencontre ? En quel sens l'autre participe-t-il de ce que je suis ?

Références / supports :

Gille Deleuze & Félix Guattari, *Mille plateaux*, 1981
Tristan Garcia, *Laisser être et rendre puissant*, 2023
René Girard, *Le bouc émissaire*, 1982
Édouard Glissant, *Poétique de la relation*, 1990
Gilbert Simondon, *L'individuation psychique et collective*, 1989
Baruch de Spinoza, *L'éthique*, 1677

Thomas Gotteland

- L'identité : dynamique et multiple

Continuité et changement : la question du “même” (Philosophie analytique, existentialisme, herméneutique)

Reste-t-on les mêmes malgré le changement constant ? Le fleuve d'**Héraclite** et le bateau de **Thésée** (chez **Plutarque**) illustrent la tension entre permanence et transformation.

Qu'est-ce qui fonde l'identité personnelle : le corps ou la conscience ? **John Locke**, *Essai sur l'entendement humain* (1690), identifie la conscience et la mémoire comme le fondement de l'identité.

Comment articuler permanence et fidélité à soi ? **Paul Ricœur**, *Soi-même comme un autre* (1990), distingue *idem* (l'identité de même) et *ipse* (l'identité de soi, la fidélité à soi-même).

Mémoire et identité (Phénoménologie, sociologie de la mémoire)

La mémoire individuelle garantit-elle la continuité du moi ? Chez **Locke**, la continuité de la conscience repose sur la mémoire ; chez **Ricœur**, elle est médiée par le récit et la narration du soi (*La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 2000).

La mémoire collective construit-elle l'identité sociale ? **Maurice Halbwachs**, *Les cadres sociaux de la mémoire* (1925), montre que le souvenir individuel s'inscrit dans des cadres collectifs.

La mémoire peut-elle être instrumentalisée ? **Eric Hobsbawm** et **Terence Ranger**, *L'invention de la tradition* (1983), analysent comment les nations construisent des traditions “anciennes” à des fins politiques et identitaires.

Identité culturelle (Post-structuralisme, philosophie interculturelle, pragmatisme)

La culture définit-elle une identité stable ou évolutive ? Pour **François Jullien**, *Il n'y a pas*

d'identité culturelle, il n'existe pas d'essence culturelle figée : la culture est un champ de transformations et de ressources.

L'identité comme processus : **Jullien** valorise "l'écart" comme moteur du commun — la différence devient dynamique plutôt que séparatrice.

Application : échanges interculturels, pratiques artistiques hybrides, éducation à l'altérité.

Reconnaître la pluralité des appartenances : **Amin Maalouf**, *Les identités meurtrières*, souligne le danger des identités exclusives et la richesse des identités composites.

Rapports de pouvoir et assignations identitaires (Postcolonialisme, sociologie critique, théorie du genre)

L'identité est-elle une essence ou une construction sociale ? (*Le Philosophoire*, 2000 ; *Le Télémaque*, 2006).

Le regard de l'autre impose-t-il une identité ? **Frantz Fanon**, *Peau noire, masques blancs* (1952), montre comment le colonialisme produit une intériorisation du regard dominant (l'"orientalisme").

Les identités culturelles sont-elles fixes ou situées ? **Stuart Hall**, *Cultural Identity and Diaspora* (1990), décrit l'identité comme positionnelle et en devenir.

Classification et domination : **Pierre Bourdieu**, *La distinction* (1979), montre comment les catégories sociales traduisent des rapports de pouvoir ; **Judith Butler**, *Gender Trouble* (1990), définit le genre comme acte performatif ; **Michel Foucault** analyse le pouvoir comme diffus, créateur de normes et donc de résistances.

Les classifications humaines sont-elles scientifiques ou idéologiques ? De **Gobineau** à **Galton** et **Lombroso**, la pseudo-science raciale et criminologique fonde des hiérarchies idéologiques.

- Laïcité et coexistence des religions

Qu'est-ce que croire ? La croyance relève-t-elle de la foi, de la raison ou du besoin humain ? **Saint Augustin**, *Confessions* : la foi est une lumière intérieure, une confiance en une vérité qui dépasse la raison. **Platon**, *République* : la croyance (*doxa*) est une connaissance incertaine, intermédiaire entre l'ignorance et le savoir. **Kant**, *Critique de la raison pure* : La croyance est une réponse humaine au besoin de sens, mais elle doit rester ouverte au doute et à la raison.

Peut-on croire différemment et vivre ensemble ? **Montaigne**, *Essais* (chap. "Des cannibales"). **Spinoza**, *Traité théologico-politique*. **Voltaire**, *Traité sur la tolérance* : mieux vaut une société de croyances multiples qu'un pouvoir fondé sur l'intolérance.

L'État peut-il être neutre face aux croyances ? **John Locke**, *Lettre sur la tolérance*; **Émile Durkheim**, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* : l'État laïc doit donc reconnaître la dimension sociale du religieux sans la confondre avec le politique. **Jean Baubérot**, *Laïcité, histoire et théorie*.

La liberté de conscience a-t-elle des limites ? Kant, *Qu'est-ce que les Lumières ?* : penser par soi-même est un devoir moral, mais la liberté s'exerce dans le respect de la loi commune.
Hannah Arendt, *La crise de la culture*.

La laïcité peut-elle fonder une morale commune dans une société de croyances multiples ? Durkheim, *L'éducation morale* : la morale laïque repose sur la solidarité et la conscience du devoir social, non sur la foi. **John Rawls, *Théorie de la justice* (1971) :** un “consensus par recoupement” permet à des croyances différentes de partager des principes communs (justice, égalité, liberté). **Habermas, *Entre naturalisme et religion*.** **Cynthia Fleury, *Le soin est un humanisme* (2019) :** La laïcité, pour Fleury, demande ce courage civique : celui de vivre ensemble malgré nos différences de croyances, de ne pas céder à la peur ou au repli identitaire. Elle voit la laïcité comme une vertu morale : non pas seulement une règle juridique (séparation Église/État), mais une éthique de la responsabilité partagée.